

Introduction

Françoise BESSON et Catherine LANONE

"We read landscapes, in other words, we interpret their forms in the light of our own experience and memory, and that of our shared cultural memory"; si, selon Robert MacFarlane dans *Mountains of the Mind*,¹ nous "lisons" des paysages, c'est parce que les paysages proposent une forme d'écriture que chacun de nous peut interpréter selon sa propre vision des formes du monde. Chaque individu peut voir un langage dans ces formes. Et cette écriture naturelle est peut-être parfois le résultat d'une illusion d'optique qui construit notre vision du monde. Des montagnes d'Europe (Alpes ou Pyrénées) à l'Himalaya, des monts d'Afrique et d'Australie aux montagnes méditerranéennes, des rochers dressés dans le désert africain aux mesas américaines, des montagnes arctiques aux collines d'Angleterre, les montagnes contiennent dans leurs formes la lumière et les ténèbres du monde. Des "montagnes bleues" se dressent un peu partout, montagnes bleues qui ne sont pas colorées par l'encre de l'imagination mais sont une traduction physique de la quête de l'homme : Montagnes Bleues d'Australie, réputées impénétrables pour les premiers colons de Sydney, Montagnes Bleues d'Oregon, Montagnes Bleues du Canada ou de la Jamaïque—autant de toponymes connotant un lieu inaccessible, métaphore du rêve au sein du paysage, suggérant une vision à la fois spécifique et similaire à travers le monde. C'est sans doute leur importance dans la réalité physique de la Nature et la réalité de l'aventure humaine, en même temps que la beauté qu'elles représentent qui les rend si présentes dans la fiction et la poésie.

Des peintures de paysages chinoises au roman de Rudy Wiebe intitulé *The Blue Mountains of China*, les montagnes bleues apparaissent comme une ligne reliant les rêves et les quêtes des hommes. Ainsi, le montagnard franco-irlandais Henry Russell a su montrer l'omniprésence de la couleur bleue dans le monde naturel des montagnes.² Des montagnes bleues de Thoreau à celles que Rick Bass voit de sa vallée de Yaak, des montagnes bleues d'Ossian aux montagnes "gothiques" d'Ann Radcliffe ou au Tibet céleste, du promeneur vu de dos de Friedrich au Mont Blanc ou à l'Arctique, une ligne de crête s'esquisse et ces montagnes bleues lient les textes issus du colloque "La Montagne entre image et langage : paysages écrits et paysages déchirés", organisé par le laboratoire cultures Anglo-Saxonnes et l'Institut de Recherches Pluridisciplinaires en Arts, Lettres et Langues de l'Université de Toulouse-Le Mirail, avec l'aide du gouvernement canadien et du Conseil Régional de Midi-Pyrénées, que nous remercions ici.

Ligne naturelle familière et déchirée, idéale et concrète, la montagne réunit ainsi les différences en les soulignant : du Cercle Merveilleux dans lequel le petit garçon indien retrouve son grand-père disparu dans un conte de N. Scott Momaday aux cimes de Chine vers lesquelles se dirigent les ancêtres de Rudy Wiebe, les montagnes bleues semblent donner à l'homme qui les regarde l'occasion de retrouver ses origines. Mais elles lui permettent aussi d'aller au-delà de lui-même à la poursuite de cette inaccessible ligne vers laquelle se dirige l'alpiniste : "The climber's blue marries the blue he climbs", écrit Louis MacNeice dans son poème "Hands and Eyes"³ ; Kandinsky voit dans le bleu "le spirituel"⁴ et Goethe écrit dans son traité *De la théorie*

¹ Robert Macfarlane, *Mountains of the Mind: Adventures in Reaching the Summit* (New York : Vintage Books, 2004) 18.

² Henry Russell, "Du bleu dans la nature", *Pyrenaica* (Pau : Vignancour, 1902).

³ Louis MacNeice, "Hands and Eyes", *Collected Poems* (1966, London, Boston : Faber, 1987) 236.

⁴ Manlio Brusatin, *Histoire des couleurs* (Paris : Flammarion, 1986) 144.

des couleurs : "Cette couleur fait à l'œil une impression étrange et presque informulable. En tant que couleur, elle est énergie, mais elle se trouve du côté négatif, et dans sa pureté la plus grande, elle est en quelque sorte néant attirant" (Brusatin 173-174). Est-ce vraiment le néant de cette couleur qui n'est que transparence qui attire, ou bien le fait qu'elle est image de rêve et de spiritualité, mais aussi et d'abord air et donne au monde sa respiration idéale ?

Une peinture de Magritte intitulée "Le Domaine de Amheim 1949" donne forme à cette attirance. La toile montre une fenêtre d'où l'on peut voir des montagnes bleues couvertes de glace et un ciel bleu avec quelques nuages. Sur le rebord de la fenêtre, des cristaux rocheux aux pointes acérées apparaissent comme une reproduction en miniature de la montagne dans le lointain. Sur le sol, les débris d'une vitre cassée forment des triangles similaires bleus et transparents. Le spectateur voit une infinité de représentations de la forme montagnaise, que la couleur bleue transforme en une image de pureté absolue. Mais ce qu'il voit au premier plan est une image double : c'est à la fois une image réduite de la montagne et la montagne brisée. L'écran humain de la fenêtre a été cassé et les morceaux de cet écran reconstituent paradoxalement une forme tout en suggérant sa destruction. Les montagnes bleues de Magritte apparaissent peut-être comme une clé du mystère de l'interprétation du langage des formes du monde. Les fragments de transparence, reproduisant, dans le ciel de Magritte reformé par la fenêtre de nos regards, les formes de la création que sont les montagnes, pourraient être l'image des diverses approches et topoi géographiques réunis ici.

Paysages naturels ou paysages politiques, paysages fictifs ou paysages artistiques croisent le monde sacré ou le monde juridique. Le corps à corps d'alpinistes avec la paroi se mêle aux pas laissés par les voyageurs sur les chemins. Montagnes lieux de pierre et montagnes espace de vie, lieux de réalité habitant les rêves et lieux de rêve où la réalité nous conduit—comme elle conduit Kev Reynolds des Pyrénées à l'Himalaya—, les montagnes imaginaires sont aussi ce lieu réel où l'histoire écrit ses pages. Durant le colloque, à Gavarnie, la montagne fut aussi ce texte que les écrivains surent nous lire—voix profonde de N. Scott Momaday scandant le paysage indien, voix américaine mystique et rebelle de Rick Bass qui crie la beauté de la vallée de Yaak, voix africaine de Niyi Osundare qui chante les rochers qui s'élèvent vers lui, voix canadiennes de Rudy Wiebe ou de Tom Wharton qui retrouve l'émotion d'une femme scarifiée comme un roc, voix du montagnard Kev Reynolds concluant sur l'enchantement de Gavarnie.

Le présent volume croise des regards sur la montagne texte, sur la nature qui parle. "Les rythmes du monologue de Caliban dans *La Tempête* [...] se mêlent au crissement du schiste" sous les bottes de Sexsmith dans *Icefields* de Thomas Wharton⁵ comme si les pas du scientifique montagnard et les mots de Shakespeare n'étaient qu'une voix. La langue de la montagne révèle à celui qui l'écoute son propre imaginaire ou sa mémoire littéraire. Mais le paysage rocheux qui raconte la création laisse parfois lire les mythes du monde. Partout se dressent des paysages conteurs : dans le Wyoming, Devils Tower raconte une légende kiowa où N. Scott Momaday puise son identité. La montagne surgit d'une consonne dans la poésie de Niyi Osundare :

And the consonant stretched its loins
And the mountain erupted into view.⁶

Des mythes s'écrivent dans le paysage rocheux et le monde se fait alphabet. Des montagnes d'Europe (Alpes ou Pyrénées) à l'Himalaya, des monts d'Afrique et d'Australie aux montagnes méditerranéennes, des rochers dressés dans le désert africain aux mesas

⁵ Thomas Wharton, *Les Champs de glace*, trad. Par Anne Damour (Paris : Rivages, 2000. 27. *Icefields*, Edmonton : NeWest Publisher, 1995).

⁶ Niyi Osundare, "Omoleti", *The World is an Egg*, Kraftgriots.

américaines, des montagnes arctiques aux collines d'Angleterre, la création se lit dans ces formes multiples que les poètes écoutent.

Inspiratrices des poètes, les montagnes leur parlent la langue des origines. La création parle de la création. C'est dans cet univers de la verticalité que voyageurs et alpinistes ont depuis l'Antiquité cherché à trouver la signification du monde ou le sens de leur existence, dans des voyages horizontaux sur les routes et les chemins ou des voyages verticaux où les conduisent les voies et les sentiers des montagnes. La montagne devient un texte où le romancier lit l'histoire du monde.

La poésie des formes du monde est révélée par le poète Niyi Osundare qui, des montagnes originelles de la création aux rochers qui se dressent près de son village du Nigeria, ouvre cette étude sur une analyse de la montagne dans l'imaginaire humain. Rudy Wiebe nous amène vers l'autre extrême, l'Arctique et la montagne la plus septentrionale de la planète. Se pose la question de la peinture même de cet ailleurs. C'est cette "vérité émotionnelle des montagnes" qu'explore Malcolm Andrews à travers la peinture de Ruskin, Turner ou Brett. Marie-Madeleine Martinet précise la vision technique, artistique de la montagne. Les Alpes se redessinent sans cesse sous le crayon ou le pinceau des artistes, comme ce Mont-Blanc qui selon Laurence Roussillon-Constanty révèle la perception de la montagne chez Ruskin. Aux tableaux correspondent des poèmes, où la montagne se fait décor ou symbole. Des poètes métaphysiques comme Marvell (Jean-Pierre Mouchon) aux poètes romantiques (Marc Porée, Michel Morel), en passant par les Border Ballads (Roland Bouyssou) et la poésie écossaise moderne (Stéphanie Noirard, Camille Manfredi), la montagne structure l'univers poétique anglais. Elle révèle une rencontre entre un poète et un paysage ou entre le Moi et le Soi comme chez Yeats (Michel Dufour). Et la montagne symbole apparaît aussi dans le domaine cinématographique, avec la symbolique céleste des montagnes du Tibet vues par Michael Powell dans *The Black Narcissus* (Raphaëlle Costa de Beaugard).

Ces montagnes dans lesquelles les poètes lisent "des forêts de symboles" ne pouvaient qu'attirer les voyageurs et les montagnards. Voyages de rêve de l'Himalaya aux Pyrénées où Kev Reynolds guide le lecteur sur les sentiers et dans les textes, voyages pèlerinages où Ellen Lévy suit les pas de Holmes et de Stevenson dans les Cévennes, voyages scientifiques et personnels d'un ingénieur agronome du XVIII^e siècle dans les Pyrénées que retrace Jacques Raynaud, voyages imaginaires de Robinson Crusé dans les Pyrénées qui semblent si réels à Joseph Ribas : sentiers littéraires et sentiers réels se mêlent dans ces voyages horizontaux sur les routes et les chemins comme dans les voyages verticaux des alpinistes à la conquête de la montagne. En mille ans de présence anglaise dans les Pyrénées (Robert Aymard) et "cent cinquante ans de vision britannique de la montagne" (Michel Tailland), c'est l'histoire humaine des montagnes qui défile : des voyages politiques aux voyages sportifs des alpinistes célèbres qui ont laissé leur nom dans la toponymie, les montagnes du monde se lisent dans les courses de ces alpinistes d'hier et d'aujourd'hui, que nous présente Christine Geoffroy.

La montagne espace de conquête et de sport est sans doute la même que celle des rêves de Kev Reynolds : un espace sauvage où les pas des voyageurs et des alpinistes écrivent le texte de leurs cheminements. Formes symboliques et lieux de voyages, les montagnes ne peuvent qu'inspirer les auteurs de fiction et elles entrent largement dans l'espace romanesque. C'est sans doute dans le roman "gothique" qu'elles se taillent la part la plus visible et les scènes angoissantes du *Moine* ou les montagnes sublimes des *Mystères d'Udolphe* sont l'image de cette "manière noire" qui allait donner lieu à tant de romans (Maurice Lévy). Lieux de terreur et d'épouvante, les montagnes y sont aussi sacralisées et sont des lieux de "renaissance et d'épiphanie" (Françoise Dupeyron-Lafay). Leurs abîmes vertigineux et obscurs attirent aussi le roman populaire et Wilkie Collins ne manque pas d'utiliser ces

"paysages de l'esprit" (Laurence Talairach-Vielmas). Chez les modernistes, D.H. Lawrence se sert de "la montagne hypertextuelle" pour élaborer son discours littéraire (Philippe Birgy). Lieux apparemment inaccessibles, lieux de rêves et lieux de quêtes, les montagnes s'inscrivent dans la littérature enfantine et Philip Pullman donne un rôle essentiel aux montages de *His Dark Materials* (Susanne Voogd). La littérature anglo-saxonne n'est pas la seule à faire des montagnes un motif essentiel et la littérature arabe de langue anglaise offre des exemples intéressants avec les écrivains libanais (Jacqueline Jondot).

La montagne habite tellement notre univers imaginaire qu'elle n'est jamais ni tout à fait réelle ni tout à fait imaginaire. Entre réalité et mythe, elle va devenir le lieu d'union ou le lieu de discorde. Elle est au cœur de la Bible et de la littérature religieuse qui s'en est inspirée, comme le démontre Jean-Louis Breteau. Du Mont Shasta qui sacralise le territoire américain (Bernadette Rigal-Cellard) aux montagnes mythiques telles que Devils Tower qui inspire Momaday, s'écrit l'histoire de l'homme : l'homme qui cherche sans cesse à conquérir de nouveaux espaces, l'homme à la recherche du sacré dans les formes du monde, l'alpiniste qui vit une aventure verticale et s'immisce dans l'inaccessible. Problème philosophique et problème juridique (Susanne Berthier-Foglar), la montagne est au cœur de la société moderne. Car la montagne est un paysage déchiré, violé par l'exploitation minière qui éventre l'espace naturel des monts d'Australie (Colette Selles) ou touristique, avec les routes et autoroutes, cette écriture nouvelle qui barre l'espace et transforme la nature en parcs d'attraction (comme dans le roman de Tom Wharton, *Icefields*). Mais elle est aussi simple métaphore, comme cette "montagne raciale" de Langston Hughes qui, loin des montagnes réelles, révèle des parcours identitaires chez des écrivains ghanéens (Marie-Jeanne Gauffre).

Dans tous les cas, la montagne est un texte où se lit l'espace intérieur, jamais monolithique, d'un écrivain. Chez Thoreau, les montagnes sont doubles : montagnes lointaines où se lit la quête spirituelle et lieu de contact avec les éléments, contact qui s'ouvre sur un questionnement sur le corps (Michel Granger). La montagne hivernale de Rick Bass, elle, est perçue comme "temporalité, comme force agissante et comme art" (François Gavillon), tandis que Yves-Charles Grandjeat montre comment, dans un des romans de Rick Bass, *Caribou Rising*, s'imbriquent les discours scientifiques, politiques et lyriques. Géographie du pathos dans un roman de Russell Banks (Claire Omhovère), les montagnes écrivent un texte multiple en y convoquant des genres différents comme le conte et le roman de la frontière. Les mesas américaines, elles, deviennent un espace de conservation où se lit une civilisation dans l'œuvre de Willa Cather (Aurélié Guillain, Céline Manresa). Et le sommet de la montagne est à la fois, comme dans la nouvelle de T.C. Boyle, expérience de transcendance et révélateur des failles humaines (Caroline Roussel).

La montagne n'est pas simple relief géographique : elle est l'image de la création et nous conduit de texte en image dans le monde intérieur de tous ceux qui l'ont parcourue et qui l'ont révélée. La montagne se projette dans les formes de tous les temples du monde, elle est le lieu de toutes les quêtes, elle est la nature à l'état sauvage. L'homme moderne lit parfois dans ses mines et ses parcs une page à déchirer là où les poètes lisent un alphabet et où les montagnards vont à la rencontre d'un rêve.